

TULLIA CONTE

LA DERNIÈRE TARENTULE

DANCES ET RITUELS DANS LE SUD DE L'ITALIE

traduit par Andrea Marvisi



SUDANZARE

Matériel protégé par le droit d'auteur

LA DERNIÈRE TARENTULE

dances et rituels dans le sud de l'Italie

Tullia Conte

Traduit par Andrea Marvisi

La dernière tarentule
danses et rituels dans le sud de l'Italie
Tullia Conte
Traduit par Andrea Marvisi

Première édition Novembre 2021

Titre originel (en italien) « L'altra taranta – Annabella Rossi e il tarantismo nel Cilento »

ISBN 9798763112887

©2021 Tullia Conte

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. Les photographies, images, textes et autres documents présents sont protégés par des droits de propriété industrielle et/ou intellectuelle, soit que Sudanzare en soit le titulaire, soit qu'elle soit autorisée à les reproduire et les représenter. A ce titre, toute reproduction, représentation, adaptation, traduction et/ou modification, partielle ou intégrale est interdite.

Couverture : « La dernière tarentule » Paris 2021, danseuse Tataiana Moreno Arciniegas ; conception graphique Mattia Doto.

Impression avec la contribution de

SUDANZARE

www.sudanzare.com

info@sudanzare.com

Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs.

*Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux,
et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent.*

*Car les souvenirs ne sont pas encore cela.
Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste,
lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous,
ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare,
du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers.*

R. M. Rilke, Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, 1910

Matériel protégé par le droit d'auteur

INTRODUCTION

A 22 ans, je suivais les cours de sociologie à l'Université de la Sapienza à Rome, j'étais une élève modèle. L'examen de géopolitique constitua l'exception de mon brillant parcours : le sujet m'ennuyait prodigieusement, je le reconnais dans un souci d'objectivité, même si cette considération n'est pas à mon avantage. Pendant l'examen, je répondis à toutes les questions du professeur (en travaillant beaucoup, on peut vivre sur ses acquis) mais il était impossible de trouver la réponse à la dernière question. Quelles sont les caractéristiques du régime politique suédois ? Je n'en avais pas la moindre idée et avouais mon ignorance à l'examinateur. Le professeur, fâché, décida de me renvoyer avec la note la plus basse et me demanda de lui présenter ma carte d'identité ; il en prit connaissance, puis prononça textuellement ces mots : « Vu l'endroit d'où vous venez, c'est déjà bien que vous sachiez parler italien ». Son assistant rit. Je contestai la

note et partis. Je m'éloignai non sans avoir dit préalablement au professeur ce que je pensais de ses affirmations.

Ces « endroits » ? La référence était précise, sur ma carte d'identité, il est écrit « née à Vallo della Lucania » (un petit village de Campanie, dans la province de Salerne). Après la rage provoquée par ce verdict sans appel, je me mis à réfléchir sérieusement à la question de mes origines. Née dans le Cilento, à l'âge de 8 ans, j'étais arrivée à Naples. Ce professeur n'était pas le premier à souligner à quel point la zone où j'étais née était problématique : déjà, dans les échanges de la vie courante, mes origines servaient de faire valoir à l'orgueil napolitain, provoquant hilarité, plaisanteries, et stigmates. Le Cilento se trouve en Campanie, dans la province de Salerne. Vallo della Lucania est situé à moins de 200 kilomètres de Naples, mais la distance ressentie est celle qui sépare la ville « civilisée » d'un côté, de son contraire, la « montagne », de l'autre. Même mes camarades de classe se moquaient de moi à cause de mon accent, de cette inflexion qui fait partie intégrante de la façon de s'exprimer même lorsque l'on n'utilise pas le patois. J'appris très bien le napolitain,

par mimétisme, et renonçai à cette appartenance, source de problèmes. A cet âge, je ne pouvais pas encore savoir que dans la langue napolitaine, on utilisait l'expression « tu viens du Cilento » pour évoquer la vulgarité ou la stupidité de la personne dont on parlait. Je ne pouvais pas non plus imaginer alors la complexité des dynamiques qui conduisent l'opprimé à faire sien le langage de son oppresseur.

Quand il m'arriva ce que je viens de raconter : être agressée verbalement par un universitaire dans l'exercice de ses fonctions, usant d'affirmations racistes, je compris le chemin que mon identité culturelle avait fait en ces quelques années de vie. Je me sentis curieusement orpheline d'une terre que je voulais au contraire faire mienne. Suivant cette idée, j'abandonnai Rome où je vivais (bien qu'il me manquât deux examens pour parachever mon cycle d'études) et retournai dans la province de Salerne, dont les habitants me considéraient comme une étrangère. Nous étions en 2003 et personne n'avait en mémoire ou ne connaissait les recherches autour du phénomène du tarentisme, bien que les travaux d'Annabella Rossi aient été menés précisément dans cette

zone. Il existait alors juste un tout petit mouvement tendant à valoriser la musique populaire en général, avec pour seule référence la musique des Pouilles, qui était à la mode à cette époque, la *pizzica*. Le mécanisme en marche était celui par lequel une danse en vogue, c'est-à-dire diffusée par les moyens de communication de masse, est imitée et introduite dans la pratique festive d'une communauté quelconque, réduisant de ce fait la visibilité des danses préexistantes, et même s'y substituant, comme dans le cas présent. Bien que sur le territoire, il existât un véritable réseau original de joueurs et de fabricants de cornemuse, peu de jeunes s'intéressaient au répertoire lié à ces instruments tandis que nombreux étaient les groupes qui reprenaient la *pizzica*, seuls quelques anciens ayant conservé la tradition des danses locales. Dans le même temps, avec la thèse soutenue par l'anthropologue De Martino, qui identifiait les Pouilles comme territoire d'élection du tarentisme, était diffusée une interprétation réductrice qui consolidait l'ignorance du grand public envers les études concernant le Cilento et les autres régions italiennes. Produire des images destinées à générer quelques retombées touristiques, au lieu de

chercher à mieux comprendre le phénomène, constituait alors l'approche majoritaire autour du thème de la « tarantule ». A la recherche d'explications, je me retournais vers mon mentor, le grand intellectuel et ethnologue Vittorio Lanternari ; nous étions devenus amis à l'issue d'un échange professionnel. Les suggestions du professeur furent pertinentes, comme toujours. A travers les lectures et les études que Lanternari me suggéra au fur et à mesure, j'ai cherché à mieux comprendre le Cilento, terre magnifique mais pleine de contradictions, prise entre la spéculation immobilière et le crime organisé, et dans lequel, particulièrement dans les années où j'y séjournais, s'amorçait un véritable exode.

Pratiquer la danse traditionnelle de cette terre a transformé ma vie. Aujourd'hui, je m'efforce d'approfondir la connaissance et l'étude des danses spécifiques aux cultures subalternes du sud de l'Italie, et j'ai créé à Paris une association culturelle (« Sudanzare »). Même mon activité de metteur en scène et d'autrice de théâtre s'est sensiblement nourrie de l'univers culturel issu des traditions. Mon identité culturelle étant continuellement en évolution, j'ai accepté

d'être considérée comme une étrangère où que j'aille, je ne suis pas diplômée, ni en sociologie ni en quelque autre domaine.

La présente contribution vise à contextualiser historiquement les recherches relatives au tarentisme dans le Cilento ; le phénomène est propre à certaines cultures méditerranéennes, et fait l'objet d'études depuis plusieurs siècles. Il constitue l'une des expressions d'un système magico-rituel complexe et ancestral. Il s'agit de la croyance, partagée par l'Italie du sud jusqu'en Espagne, selon laquelle un individu mordu par l'araignée vénéneuse, dite « *tarentule* », devrait se libérer du venin et de son mal être en se livrant à la musique et à la danse pendant plusieurs jours¹. La danse de la *tarentelle* est liée à ce phénomène, étant souvent utilisée dans le cours du rituel². Comme la religion, la danse semble échapper à toute définition, tout comme il est pratiquement impossible de la traduire en mots ou en toute autre forme d'art. Pour comprendre ce phénomène si insaisissable, l'une des approches possibles consiste à prendre en

¹ Alessi dell'Umbria 2015.

² De Martino 1961.

considération le plus large contexte social et culturel auquel la danse appartient, ce qui implique une recherche anthropologique d'importance. Partie intégrante du patrimoine immatériel constitué de symboles organisés en mouvements codifiés, témoignage et langage de la culture dans laquelle la pratique même s'est développée, la danse est le miroir d'une civilisation, véhicule d'émotions, tout comme la religion est l'expression de valeurs profondes reliées à la vision du monde archétypal.

Goffredo de Malaterra, moine bénédictin d'origine normande en voyage en Italie, raconte dans « *Historia Sicula* » comment, en 1064, l'armée des Normands fut neutralisée pendant un siège parce que les soldats furent mordus par les tarentules près de Palerme. La première mention écrite relative au phénomène du tarentisme remonte à 1362, Guglielmo Marra de Padoue raconte que « *quand le malade entend une mélodie qui coïncide avec le chant de l'araignée qu'il a mordu, il en est soulagé.* »

D'innombrables témoignages peuvent être trouvés, même de la part de représentants influents de la culture européenne, comme l'Italien Leonardo da Vinci qui, vers 1490, note dans le Bestiaire que : « *La morsure de la*

taranta maintient l'homo dans son propos, c'est-à-dire ce qu'il pensait quand il fut mordu. »

En 1959, Ernesto De Martino publie « *La terra del rimorso* » (la terre du remord) ; le texte est le fruit d'une enquête menée sur le terrain dans les Pouilles en observant les restes du phénomène rituel, l'anthropologue prouve définitivement que le tarentisme n'est pas une maladie organique classable selon des critères cliniques et que son lien avec le venin d'une araignée est du registre du mythe, tandis que le tarentisme est à classer comme phénomène anthropologique, résidu d'une phénoménologie sociale articulée d'origine préchrétienne, contaminée successivement par le contexte populaire paysan et par les rites chrétiens. En 1962, sur les mêmes lieux que l'expédition ethnographique de De Martino, Gianfranco Mingozzi dirige le film documentaire « *La taranta* ». Le film montre la reproduction d'une thérapie chorégraphique-musicale au domicile d'une femme mordue par la tarentule et le vrai pèlerinage royal à la chapelle de Galatina, le 29 juin 1961. Ces importantes contributions rendront « iconique » le tarentisme des Pouilles, contribuant à créer dans

l'imaginaire collectif une idée du phénomène, éloignée de la réalité et du but que les chercheurs concernés s'étaient fixés. Le phénomène a été observé dans de nombreuses régions italiennes, jusqu'en Sicile et en Sardaigne : récemment, une analyse approfondie qui tient compte des preuves historiques réelles, a été réalisée par l'historien marseillais Alessi dell'Umbria.

Le tarentisme semble avoir disparu de la province de Salerne et l'unique référence que la population en retient, est celle du récit télévisuel qui en fait un phénomène exclusivement délimité à la zone dénommée Salento dans la région des Pouilles. La connaissance de ces pratiques se révèle nécessaire à la connaissance et à la compréhension des cultures concernées, au-delà du seul phénomène et loin de toute velléité folklorique. Les œuvres d'Annabella Rossi constituent un apport essentiel à la recherche sur le tarentisme dans le Cilento. C'est grâce au chantier considérable de répertoire des archives sonores traditionnelles entrepris par le Musée des arts et traditions populaires de Rome que l'exploitation d'une partie du travail fondamentale mené par Annabella Rossi a pu être entrepris. En effet, resté largement inédit, le fruit

de ses recherches fait encore l'objet d'un désintérêt total dans l'histoire qui est généralement relatée du phénomène du tarentisme. Dans le Cilento, ces travaux comme les faits dont ils témoignent, ne sont même pas considérés ni cités comme faisant partie de l'histoire locale, eu égard à l'ignorance des organes officiels et des soi-disant experts des traditions. La Campanie, en tant que région de référence de la province de Salerne, est même absente institutionnellement du projet des Archives³, qui a pour objet la conservation du patrimoine immatériel relatif. Pour être correctement exploités, les documents réunis doivent être re-situés dans l'ensemble du patrimoine immatériel du territoire, avec son tissu culturel historique propre. La contextualisation permet une prospective autonome qui peut être comparée aux autres manifestations du phénomène, que l'on retrouve dans les Pouilles ou en Sardaigne, et permet à la population de se réapproprier son propre passé.

Le présent texte, sans avoir la prétention de répondre aux grandes questions connexes aux thèmes traités, veut

3 Ils ont été littéralement sauvés d'une détérioration qui aurait occasionné une perte irréversible. Un bref extrait est consultable en ligne : <http://www.archiviosonoro.org/>

mettre en lumière ces faits historiques et permettre aux personnes qui s'intéressent à la culture du territoire de la connaître aussi à travers le témoignage de ceux qui appartenaient aux classes subalternes, comme les tarentulées. Reconsidérer le tarentisme d'un point de vue qui prend en considération l'influence des diverses cultures propres au sud de l'Italie peut également être utile aux chercheurs et à tous ceux qui portent un intérêt à ce phénomène dans le cadre d'un travail thérapeutique.

Ceci est un extrait.

Vous pouvez acheter le livre à

Sudanzare

ou sur [Amazon](#)

Le tarentisme est un phénomène répandu dans le sud de l'Italie jusqu'à l'Espagne. Le rituel était la conséquence de la morsure d'une araignée venimeuse, pour se débarrasser du poison il fallait des danses et d'autres pratiques partagées ; dans le Cilento, en province de Salerne, il y ont eu lieu les derniers manifestations. Le phénomène est documenté par l'anthropologue Annabella Rossi, avec une recherche qui recueille environ cinquante témoignages enregistrés entre Capaccio, Trentinara et d'autres villages. "La dernière tarantule", trente ans après ces études, à travers une perspective historique et anthropologique, met en évidence les aspects du phénomène plus inconnus, qui peuvent dialoguer avec l'art contemporain mais aussi avec les approches thérapeutiques récentes.

Tullia Conte est engagée dans l'étude et l'enseignement de la danse folklorique, pédagogue, elle a utilisé les danses sur scène dans des contextes différents : laboratoires avec les enfants, les adultes, ainsi que la création et la mise en scène de spectacles. Directrice d'un petit théâtre municipal en Italie pendant deux ans, maintenant elle vit à Paris. Elle est autrice de livres (en italien) : "L'altra taranta - Annabella Rossi e il tarantismo nel Cilento", (Ed. Sudanzare 2019) consacré à la morsure de la tarantule et aux traditions de la province de Salerne dans le sud de l'Italie, et du livre "Diacronia minima del tarantismo" (Ed. Sudanzare 2020), consacré au phénomène dans tout le territoire italien.

25,00 €

